

VIVRE D'ABORD

XXIII^e ANNÉE - Juillet-Août 1949

Série 2 - Cahier N° 14/345



LA FAUTE DU VENT...

par KIENNÉ DE MONGEOT

« C'EST la faute du vent si le jupon des filles se soulève si souvent. » Et c'est la faute d'une certaine moralité, et de la bêtise humaine, si les hommes guettent quand le vent scuffle.

J'ai entendu à la radio cette phrase répétée dix fois. C'est gentil, direz-vous. Sans doute ; mais aussi profondément immoral dans le sens de ce que l'on prétend être la moralité et typiquement démonstratif de l'obsession sexuelle.

Le vent souffle au printemps... un joli jupon... de belles cuisses... et le reste, que l'on suppose doré comme des blés mûrs ou noir comme une plume de corbeau, et voilà les jeunes et les vieux délicieusement bouleversés, prêts à toutes les folies !

Dans un centre gymnosopique, le vent peut souffler de toutes ses forces ; il ne soulève aucun jupon et n'ottise pas les tisons de l'imagination ; il souffle sur des réalités, sur des organes qui sont ce qu'ils sont : ni beaux ni laids pour la plupart. C'est ainsi que des hommes jeunes et robustes jouent avec de jeunes et jolies femmes en toute quiétude des sens.

Je me souviens d'une phrase d'un roman américain de mœurs paysannes. Un vieux cultivateur dit, d'une bru fort appétissante : « Quand je la vois, je me sens l'âme d'un vieux chien ; l'envie me prend de me mettre à quatre pattes et de lécher quelque chose ! »



L'éducation et la civilisation vraies consistent à donner à l'individu la connaissance de lui-même et le contrôle de ses actes ; aussi d'exercer sur ses instincts et sur ses sentiments une action les orientant vers le beau et le bien.

L'homme qui attend que le vent soulève le jupons des filles et celui qui « se sent l'âme d'un vieux chien » sont encore du règne animal.

Est-ce le succès de **L'Abbé chez les Nudistes** qui en est la cause, toujours est-il que je n'ai jamais reçu tant de lettres et tant de visites de prêtres qu'actuellement. Professeurs, missionnaires, dominicains, curés de paroisse se succèdent au Manoir Jan. « Pour nous prêtres, qui avons si souvent affaire à des gens du monde plus ou moins détraqués psychiquement, surtout des femmes qui ont perdu leur équilibre, ou tout simplement des refoulés qui s'ignorent (ce qui les amène jusqu'à la neurasthénie), que faire ? Souvent, il n'y a aucun remède... Nous sommes désarmés. Ah ! que l'équilibre est une belle chose. Comment la rendre à ceux qui l'ont perdue ? »

L'équilibre physique et psychologique se perd par la non-observance des lois naturelles ; l'homme n'est pas encore un robot ; il n'est pas non plus qu'un cerveau. Dois-je le dire une fois encore ? Faites-le vivre selon la nature et sa nature ; placez-le face aux réalités de la vie ; apprenez-lui à aimer la vérité et la beauté : il en viendra sûrement à aimer la moralité, qui n'est pas sans le respect de soi-même, sans la charité, la bonté, la fraternité ; sans l'amour de l'humanité qui engage à entreprendre la lutte contre tous les



Depuis 22 ans, trois réalisations successives du Sparta-Club, trois succès complets... Ci-contre, dans le parc du château de Garambouville, près d'Evreux, notre directeur Kienné de Mongeot. Ci-dessus, au domaine des Douaires, près de Gaillon, le peintre regretté Raymond Pallier décorant les murs de fresques humoristiques. Et ci-dessous, au Manoir Jan, près de Mantes, le bain de soleil d'une jeune et riieuse adhérente ; ne symbolise-t-elle pas toute la joie de vivre, en libre nudité ?

For twenty two years, three successive achievements of the Sparta-Club, three completely successful ones... In the center, in the park of the Chateau of Garambouville, near Evreux, our Director Kienné de Mongeot. Above, in the residence of Douaires, near Gaillon, the late painter Raymond Pallier, decorating pannels with humoristic frescoes. Below, at the Jan Manoir, near Mantes, sunbathing of a young and smiling member. Isn't she the symbol of the joy of living in free nudity ?



préjugés (non seulement sexuels, car la morale n'est pas qu'une question d'amour physique), mais les préjugés propagateurs de l'alcoolisme, des maladies vénériennes, de la tuberculose, des révolutions fratricides et des guerres inqualifiables.

Si « c'est la faute du vent si le jupon des filles se soulève si souvent », c'est la faute de l'égoïsme et de la bêtise humaine si tant d'êtres vivent misérablement et si, périodiquement, la terre est ensanglantée.

Essayons ici, dans la mesure où nous pouvons nous libérer de nos mauvaises habitudes, des idées fausses et des conventions, d'être de vrais **gymnosophes**.

Sans doute ce terme est-il un peu pédant. Alors pourquoi l'avoir choisi? D'abord parce que nous n'aimons pas ces autres termes de **nudisme** et de **naturisme**. Nous n'apprécions pas le nudisme qui consiste seulement à se mettre nu pour être nu, ni le naturisme, confondu avec le végétarisme. « Tout ce qui est humain est nôtre », ai-je écrit ici. Il nous fallait donc trouver un qualificatif qui exprimât nos aspirations. Or, dans le sens d'idéal et de perfection absolue, le « nudisme », tel que nous le concevons à VIVRE, s'appelait autrefois, dans l'antique civilisation hindoue, du nom de « Brahmanisme ». Les Grecs nommaient les brahmanes des **gymnosophes**, c'est-à-dire des sages nus; leurs descendants s'appellent aujourd'hui « digambaras » ou philosophes dont le vêtement est l'espace infini. N'est-ce pas là un magnifique et profond symbole?

Ajoutons donc à la nudité physique, si profitable certes à la santé du corps et aussi

de l'âme, la nudité de l'esprit, qui est l'opposé de l'hypocrisie.

En conséquence, nos foyers, nos centres provinciaux peuvent exister sans avoir nécessairement un lieu de réalisation gymnique et, s'ils ne sont pas « opératifs » dès leur formation, du moins peuvent-ils être spéculatifs; c'est-à-dire que nos adeptes devraient se réunir régulièrement pour étudier toutes les questions morales et sociales qui sont l'objet de nos préoccupations constantes, et cela en toute franchise, en toute confiance, dans une ambiance de fraternité absolue.

LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE GYMNO-SOPHIE s'est fixé pour but de réunir tous les gens qui pensent qu'il faut tenter de rendre l'humanité plus **humaine** et cela en lui redonnant le goût de la simplicité, des vastes horizons, de l'équilibre, de sa **nature** et de la **Nature** qui est son élément. L'être humain ne sait plus vivre. Il ne sait plus respirer, ni manger, ni se reproduire sainement, ni penser; il ne sait plus vieillir ni mourir, parce qu'il n'a pas su exister.

Mais ce becu, ce magnifique programme de vie, dispensateur de santé et de bonheur, ce programme humain de « philosophes dont le vêtement est l'espace infini », il nous faut le faire connaître.

Que les actuels dix mille lecteurs de VIVRE soient le vent qui soulève le voile d'hypocrisie sous lequel, dans une ombre humide, dégénère une humanité préférant à la vérité les erreurs d'une orgueilleuse imagination, qui lui fait croire que, toute-puissante, elle peut dédaigner les sources mêmes de la vie.

— QU'EST-CE QUE — LE SPARTA-CLUB ?

Un centre où vous pouvez en toute liberté et sécurité vivre intégralement nu; c'est-à-dire où vous pouvez profiter des bienfaits de l'AIR, du SOLEIL et de l'EAU dans un magnifique parc agrémenté d'une belle piscine et complété par des stades de jeux.

Un restaurant, dans une demeure agréable, des chambres et des dortoirs vous permettent d'y séjourner aux meilleures conditions.

C'est une organisation unique que vous devez soutenir en y adhérant en



Ci-dessus, l'un des plus agréables « coins » du Manoir Jan : la piscine creusée et cimentée, il y a dix-sept ans, par les futurs « usagers » — qui depuis ont été copieusement récompensés de leur effort ! Au-dessous, une aimable adhérente du Sparta-Club lorsqu'elle n'avait pas encore bénéficié du brunissage héliothérapique intégral — comme en témoignent les traces blanches du slip et du soutien-gorge.

Above, one of the most agreeable parts of the Jan Manoir, the pool dug and cemented, seventeen years ago by future « customers », well rewarded since then for their pains ! Below a charming member of the Sparta Club, at that time she had not yet had the benefit of complete heliotherapeutic sunburn; notice the white traces of the slip and brassière.



fallait donc trouver un qualificatif qui exprimât nos aspirations. Or, dans le sens d'idéal et de perfection absolue, le « nudisme », tel que nous le concevons à VIVRE, s'appelait autrefois, dans l'antique civilisation hindoue, du nom de « Brahmanisme ». Les Grecs nommaient les brahmanes des **gymnosophes**, c'est-à-dire des sages nus ; leurs descendants s'appellent aujourd'hui « digambaras » ou philosophes dont le vêtement est l'espace infini. N'est-ce pas là un magnifique et profond symbole ?

Ajoutons donc à la nudité physique, si profitable certes à la santé du corps et aussi



« Miss Jane », modèle britannique bien connu, qui pose habituellement pour les « Strip Cartoons » dans « Daily Mirror ». (Miss Jane est une pratiquante gymnosophe : on remarque le pubis rasé, selon l'obédience des clubs gymniques anglais...).

« Miss Jane », a well known British model, who generally poses for the strip cartoons of the « Daily Mirror ». (Miss Jane practices gymnosophy. Notice the shaved pubis, as proper in gymnastic clubs of England).

n'a pas su exister. Mais ce beau, ce magnifique programme de vie, dispensateur de santé et de bonheur, ce programme humain de « philosophes dont le vêtement est l'espace infini », il nous faut le faire connaître.

Que les actuels dix mille lecteurs de VIVRE soient le vent qui soulève le voile d'hypocrisie sous lequel, dans une ombre humide, dégénère une humanité préférant à la vérité les erreurs d'une orgueilleuse imagination, qui lui fait croire que, toute-puissante, elle peut dédaigner les sources mêmes de la vie.

— QU'EST-CE QUE — LE SPARTA-CLUB ?

Un centre où vous pouvez en toute liberté et sécurité vivre intégralement nu ; c'est-à-dire où vous pouvez profiter des bienfaits de l'AIR, du SOLEIL et de l'EAU dans un magnifique parc agrémenté d'une belle piscine et complété par des stades de jeux.

Un restaurant, dans une demeure agréable, des chambres et des dortoirs vous permettent d'y séjourner aux meilleures conditions.

C'est une organisation unique que vous devez soutenir en y adhérant en masse.

Conditions d'adhésion

Cotisation familiale: Paris et région: 5.000 fr. par an ; province et étranger: 2.500 fr.

Prix de séjour : Petit déjeuner : 35 fr. ; déjeuner : 200 fr. ; dîner : 190 fr. ; dortoir : 70 fr. ; chambres de 100 à 150 fr.

Aucune organisation, actuellement, n'offre les mêmes avantages dans un cadre aussi champêtre et aussi beau.

Seule formalité à accomplir pour devenir membre du Sparta-Club : produire un extrait du casier judiciaire.



Ci-dessus, l'un des plus agréables « coins » du Manoir Jan : la piscine creusée et cimentée, il y a dix-sept ans, par les futurs « usagers » — qui depuis ont été copieusement récompensés de leur effort ! Au-dessous, une aimable adhérente du Sparta-Club lorsqu'elle n'avait pas encore bénéficié du bruissement hélio-thérapique intégral — comme en témoignent les traces blanches du slip et du soutien-gorge.

Above, one of the most agreeable parts of the Jan Manoir, the pool dug and cemented, seventeen years ago by future « customers », well rewarded since then for their pains ! Below a charming member of the Sparta Club, at that time she had not yet had the benefit of complete heliotherapeutic sunburn ; notice the white traces of the slip and brassière.



La Gymnosophie et la connaissance de soi-même ⁽¹⁾

II. — LE GESTE

par Oger CUNY

C'EST par ses mouvements — ou fonctions de locomotion — que tout être vivant naît, subsiste et se reproduit. Ces fonctions — d'où découle la vie de relation — sont déterminées par les positions réciproques que prennent les différentes parties du squelette, liées les unes aux autres par les capsules, les ligaments et la pression atmosphérique.

Les deux cents pièces qui constituent notre outillage osseux sont articulées de telle sorte qu'elles sont seulement capables de quatre mouvements : le glissement, la rotation, l'opposition et la circumduction. Mais, et c'est là une des merveilles du corps humain, ceux-ci peuvent se combiner et se compléter de façon à produire des effets en nombre indéfini.

Par la combinaison de ces quatre seuls mouvements, par leur amplitude et leur dosage,

la main, par exemple, peut prendre possession de tous les points de l'espace qui sont à sa portée. C'est par elle que l'enfant acquiert ses premières notions de mesure et de rapport, de distance et de poids (connaissances de base des propriétés physiques de l'univers), notions qu'ils perfectionnera grandement lorsque ses jambes, à leur tour, lui permettront d'étendre le champ de ses investigations.



Les différentes parties du squelette, réunies par les articulations, sont en quelque sorte haubanées par les muscles et leurs tendons. Les muscles ont une propriété essentielle : le **tonus**, légère tension permanente grâce à quoi, s'opposant les uns aux autres, ils maintiennent les segments de membre au repos dans un équilibre bien déterminé. Que vienne un ordre du centre nerveux, cet équilibre sera

localement rompu, une modification du tonus fera jouer la contractilité et il y aura mouvement.

L'incitation à la contraction est soit volontaire, soit réflexe. Là encore, souvent les deux domaines se confondent, d'autant plus que l'éducation tend d'une part à créer de nouveaux réflexes, d'autre part à maîtriser ou modifier bien des gestes qui prennent naissance au plus profond de notre vie organique ou subconsciente. Tout candidat au permis de conduire en a fait l'expérience.

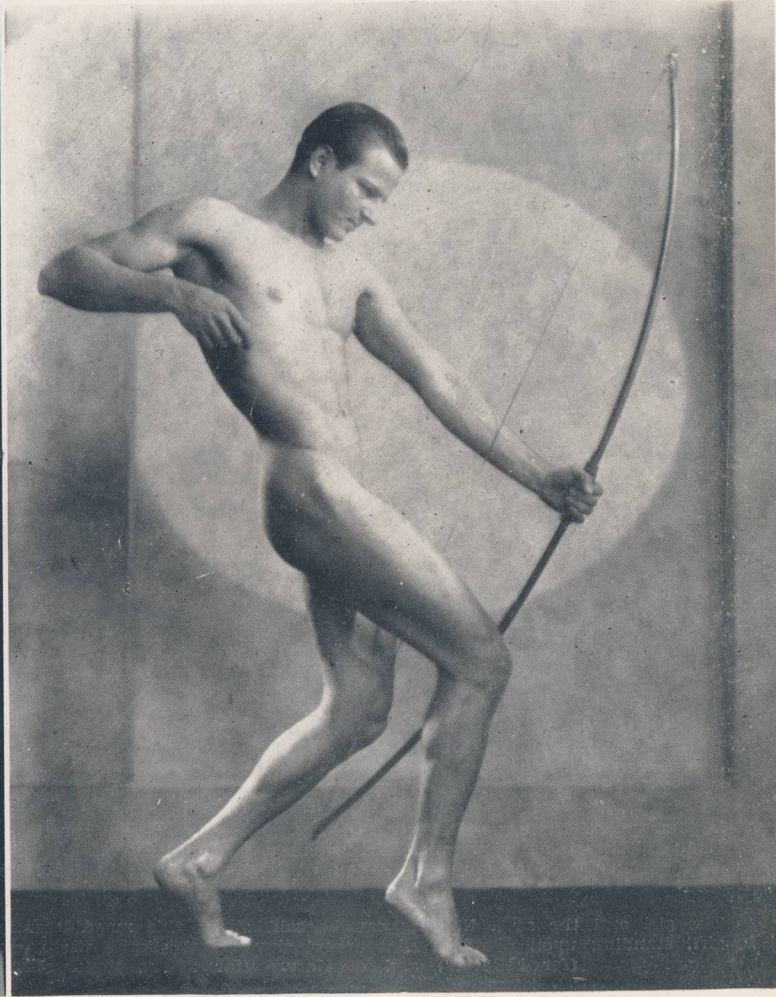


La contractilité d'un muscle ne peut jouer spontanément. Il y faut un ordre, un signal, et nous disposons pour cela d'un merveilleux réseau de télécommunications qui règle lui-même l'automatisme des fonctions organiques, mais dont nous avons le contrôle pour tout

(1) Voir notre précédent numéro.

A des millénaires de distance, les gestes sportifs et leur représentation par la statuaire ou la photographie se ressemblent curieusement. Comparez l'antique Discobole du musée du Vatican et ce très moderne tireur à l'arc... C'est que l'homme nu est éternel; seules le modifient — à son désavantage — les contraintes de cette « civilisation », qui, selon le mot du professeur Charles Richet, n'aboutit qu'à « la dégradation de l'espèce ».

For centuries men have adopted the same plastic poses and both statues and photographs of these are curiously similar. Compare the ancient Discobole of the Vatican Museum and this very modern archer... For the nude man is eternal, only fetters of « civilisation » will change him, to his own disadvantage, fetters that, as Professor Charles Richet said, only tend to « degradation of mankind ».



ce qui touche à la vie de relation. L'ensemble du système est si sensible qu'il peut obéir même à une volonté non formulée, à une émotion, à une sensation. Qu'est-ce qu'un sourire, sinon un geste du visage? Une simple pensée suffit à le susciter, comme l'audition d'une marche nous pousse à battre la mesure avec la main ou le pied. Ces mouvements paraissent automatiques, mais nous sommes toujours maîtres de les faire cesser ou de les modifier. Il n'y a pas, en fait, une pensée, une émotion ou une sensation à quoi ne corresponde une série de contractions musculaires et qui ne puisse être concrétisée par un geste.

Et pas seulement dessinée dans l'espace, mais réellement matérialisée, car la main, ne se bornant pas à un simple mouvement, peut donner une réalité tangible même à la plus abstraite des conceptions par l'écriture, le dessin, la sculpture ou la musique.

La danse, elle (comme la parole et le chant) ne nécessite pas le truchement d'un outil. Ici, le corps est lui-même l'instrument et la matière de la réalisation qui, d'ailleurs, est rendue permanente par le film et le disque.

La propriété du geste de faire ainsi passer l'abstrait dans le concret (comme inversement de symboliser le réel) est une des raisons qui lui donnent une si grande place dans tous les rituels. Sous les formes les plus variées, il devient alors aussi bien un mode d'expression qu'un moyen de suggestion.



Toute pensée, pour être autre chose qu'un concept stérile, a besoin des nerfs et des muscles. Mais elle ne peut s'incarner que si le corps ne lui oppose pas de résistance.

Un musicien ne peut traduire fidèlement une œuvre qu'autant que ses doigts sont souples et indépendants, en même temps que robustes et obéissants. Mais (et là encore se manifeste l'unité étonnante de l'être humain) ces qualités ne sont pas tellement un fait mécanique qu'un fait cérébral. Il ne sert à rien en effet de répéter des gammes ou des études à longueur de journée, si la volonté ne déblaye pas le terrain de toutes les contractions parasites, de toutes les inhibitions.

L'ingénieur se trouve devant un problème semblable lorsqu'il veut obtenir le meilleur rendement d'une machine. Il lui faut supprimer toute vibration intempestive et toute dépense inutile d'énergie. Il en est de même pour l'ouvrier et pour le sportif : **le geste est efficace seulement débarrassé de ce qui n'est pas l'essentiel.**

Le Discobole, Galatée blessée, le Gladiateur Borghèse, les terres cuites de Tanagra montrent bien que le Pédotribe grec savait enseigner cette notion essentielle et le sculpteur, l'exprimer. Le mouvement y est pur, c'est-à-dire qu'il se développe sans contraction parasite, dans un équilibre parfait des muscles antagonistes.

Et si le silence est l'aristocratie de la mécanique, c'est cette pureté qui fait l'aristocratie du geste.



Ce qui permet à un sujet d'émettre des gestes purs est la souplesse, qui est essentiellement la possibilité de faire jouer complètement les articulations. Notre vie actuelle tend à nous faire perdre cette qualité, par le raccourcissement de certains muscles suivant notre spécialisation professionnelle, par la gêne due au vêtement, par l'éducation qui impose des mouvements et des attitudes sclérosées.

(VOIR SUITE PAGE VIII.)



(Photo de Sa

La femme et les champs... autre vision de splendeur corporelle ;
celle-ci, blonde comme les moissons au milieu desquelles elle passe...

The lady and the field... another vision of bodily splendour, blonde
as the crop through which she passes.

Essayez ce simple exercice : assis à terre, jambes écartées et tendues, mains à la nuque, toucher le sol avec le front, entre les jambes, sans soulever les genoux. Probablement, vous n'y arriverez pas, et si vous vous obstinez ou si une autre personne vous aide en appuyant sur vos épaules, vous aurez grande chance de rester courbaturé les jours suivants. C'est que les muscles du dos et des cuisses sont raccourcis par nos trop longues stations assises, en même temps que maintenus dans une même elongation pendant les heures consécutives de travail et que, s'ils avaient conservé leurs possibilités d'elongation naturelle, ils feraient craquer les coutures des vêtements et les boutons des bretelles...

Il est toujours possible de retrouver la sou-

plesse. Puisque l'inhibition est causée ici par des contractions unilatérales, il faut récupérer le tonus moral. Et comme le muscle est entièrement soumis à notre volonté, c'est surtout par des séries d'efforts et de relâchements convenablement orientés et dosés que nous y arriverons.



Et c'est parce que le muscle est soumis à notre volonté (elle-même, formulée ou non, fonction de nos tendances) que la qualité de nos gestes est si étroitement liée à celle de nos réactions intérieures et que notre vie spirituelle est toujours enrichie par la recherche du plus beau geste, par sa véritable valeur incantatoire.

(Au prochain numéro : II - L'Attitude.)

POUR NOS LECTEURS ANGLO-SAXONS

Le succès particulièrement vif que remporte Vivre d'abord, nouvelle formule, dans les pays de langue anglaise nous incite à tenir compte de l'empressement montré par tous nos amis anglo-saxons. Nombreux parmi eux sont ceux qui ne lisent pas le français et qui admirent notre publication sans pouvoir saisir le sens de ses textes. Nous avons donc résolu — pour satisfaire d'ailleurs maintes demandes — d'une part de présenter dans les deux langues les légendes de nos illustrations, d'autre part de publier, de temps à autre, des articles en anglais, dont nous résumerons la signification en un court « chapeau » pour ceux de nos compatriotes qui ne pratiquent pas la langue de Shakespeare... et du président Truman.

Dès le présent numéro nous mettons cette formule à exécution.

La gêne est réduite au minimum, et nous sommes persuadés que nul, en France, ne nous tiendra rigueur

de cette « servitude ». Succès oblige, répéterons-nous après notre directeur Kienné de Mongeot (voir son dernier éditorial) ; nous voyons même dans ce... bilinguisme partiel un témoignage de notre réussite.

Au reste, s'il fallait exaucer les vœux des sympathisants étrangers (Italiens, Portugais, Scandinaves, etc., voire Hindous !) qui veulent bien nous suivre de loin, sans toujours nous comprendre, c'est polyglottes que nous devrions être ! La confusion des langues, nous apprend la Bible, fut fatale aux ouvriers de la tour de Babel ; nous considérons, quant à nous, l'effort en commun, l'effort international en faveur de nos doctrines, comme l'une des meilleures preuves du bien-fondé de notre construction gymnosophique pour atteindre, « tout là-haut, dans la vie sereine », ainsi qu'écrivait Goethe, le mieux-être physique, psychique et moral, à quoi nous aspirons.

V. d'A.





Ci-dessus, le bel élan en hauteur d'une joueuse de volley-ball au Sparta-Club (Photo Graner). En bas, au Club du Soleil, Lucette Stella, danseuse nue... au repos. Il ne faut pas croire que les danseuses nues sont forcément de ferventes gymnosophes. On nous dit même que c'est l'exception ! Félicitons donc Mlle Stella, qui sait faire un « tout » harmonieux de son art et de son métier, aux feux de la rampe, et de la pratique assidue de la gymnité, au vrai soleil.

Above, a beautiful effort of a gay volley-ball player at the Sparta Club. Below, at the Sunny Club, Lucette Stella, a nude dancer... resting. It is not true, that nude dancers are forcibly fervent gymnosophers. We are even told that it is an exception. In that case let us congratulate Miss Stella, who knows how to harmonise her art in front of the foot-lights and the regular practice of gymnics in real sunshine.

L'ÉDUCATION SEXUELLE ET LE « TABOU » DU CORPS

par PAUL PHILIPPE
LICENCIÉ EN PHILOSOPHIE

DANS un récent article publié par « L'Éducation Nationale », un inspecteur de l'Enseignement primaire fait le point à propos de l'éducation sexuelle dans les établissements d'enseignement.

Il signale que, depuis 1945, il a été éditée une quarantaine d'ouvrages traitant de cette question. Mais toute cette littérature se révèle peu efficace, car les tentatives d'éducation sexuelle se heurtent, d'une part à l'hostilité des parents, d'autre part à la répugnance des éducateurs à traiter ces questions délicates.

L'auteur de l'article expose comment on peut concevoir le rôle de l'instituteur et du professeur en matière d'éducation sexuelle : il serait possible d'amener les enfants à la connaissance de la sexualité par l'étude de la transmission de la vie à travers le règne végétal et animal ; ensuite chez les grands, un exposé sur la sexualité humaine viendrait compléter cette initiation.

Voilà qui est bien, car cette connaissance scientifique des faits sexuels serait certes meilleure que l'ignorance où l'on laisse actuellement les adolescents ; mais est-ce une véritable éducation sexuelle ?

Non, car on ne donne ainsi à l'enfant qu'une connaissance abstraite qui ne le satisfait pas.

D'une part sa curiosité pour l'autre sexe n'est pas apaisée, et c'est là que réside la cause profonde des troubles juvéniles.

D'autre part le sexe, et la nudité qui lui est liée, continuent à rester pour lui un tabou chargé d'affectivité, comme d'ailleurs pour la majorité des adultes.

Et cela parce que l'homme civilisé n'admet pas le corps dans sa totalité.



Il n'en fut pas toujours ainsi. Ce mépris du corps n'a pas été connu des anciens Grecs, qui ont su créer la plus harmonieuse des civilisations, ni des hommes du Moyen âge qui ne s'effarouchaient pas de la nudité. Il faut chercher l'origine de cette désaffection pour le corps dans les philosophies dualistes orientales. Cette source a été mise en valeur par le Docteur Fougerat de Lastours (1). L'enseignement de Manès propage les mêmes idées et on les retrouve au Moyen âge chez les Cathares ou Albigeois pour qui « l'homme est un ange déchu, emprisonné dans la matière et soumis de ce fait aux lois des corps dont la plus tyrannique est la procréation » (2).

Un retour à des conceptions plus saines a lieu à l'époque de la Renaissance sous l'influence de la civilisation grecque révélée par les humanistes, mais presque aussitôt se manifeste un réveil du dualisme condamnant les corps, avec Calvin, puis avec les jansénistes. Et des traces de la doctrine cathare ont subsisté jusqu'à nos jours, au moins dans la littérature, car si l'on en croit Denis de Rougemont, le roman courtois, qui a créé

l'amour sentimental, est d'origine cathare, et ces idées exercent toujours leur influence sur la mentalité occidentale. Leur action a été renforcée par celle de la philosophie cartésienne qui a établi la dualité de l'âme et du corps. Le déséquilibre des sociétés modernes vient en grande partie de là :

« L'absurdité première manifeste avant tout un divorce : le divorce entre les aspirations de l'homme vers l'unité et le dualisme insurmontable de l'esprit et de la nature » (1).

Et Camus s'exclame :

« Si j'étais arbre parmi les arbres... cette vie aurait un sens ! » (2).



La philosophie existentialiste a réagi contre ce dualisme, et Sartre s'est efforcé de considérer l'homme total, corps et esprit, mais il n'a pas réussi à réhabiliter le corps, car lui non plus, au fond, ne l'admet pas... Toute son œuvre romancée le prouve nettement. Son goût pour les images tirées du monde minéral, sa hantise du gluant, du visqueux révèlent chez lui une vive hostilité envers la chair et la sexualité. Il insiste sur ce qu'il y a de sale dans la vie humaine, sur les déchets et les laideurs du corps humain. Les minéraux ont le mérite d'être inaltérables. Comme le note Claude-Edmond Magny (3), précisément à propos de l'œuvre de Sartre : « ...le minéral est le moins inquiétant de tous les existants, celui qui semble le plus stable, le moins grouillant, le moins enclin à tout envahir. Mais si l'homme cessait un instant de défendre contre la végétation les cités qu'il a construites, elles seraient aussitôt submergées par le flot montant de l'existence. »

Point n'est besoin d'être psychanalyste pour saisir une analogie symbolique entre la végétation et la chair. Inconsciemment, Sartre semble obsédé par le caractère envahissant de la chair. Son œuvre est une lutte contre le visqueux, qui manifestement est assimilé à la femme. Il veut se dégager de cette obsession et aspire à l'état « d'en-soi ».

« Tout ce qui est dur, plein, solide, symbolise l'en-soi » (4).

Cette peur du corps est symptomatique de tout un côté de la mentalité actuelle. Elle se manifeste avec netteté dans un roman américain, « Bottom dogs », d'Edward Dahlberg, paru en 1930, et pour lequel D.-H. Lawrence a écrit une préface où il analyse le phénomène de la répulsion, qui forme le thème principal de l'ouvrage. Parlant du héros du roman : « Il a des amis, remarque Lawrence, mais c'est pour constater qu'ils puent. Leur odeur l'offense. S'il fréquente des femmes, c'est toujours avec l'idée inséparable des maladies et de l'infection. » Lawrence attribue ce sentiment au

fait que « la sympathie du sang » (the blood-sympathy) qui doit unir les hommes a disparu en Amérique où elle est remplacée par une sympathie seulement mentale et spirituelle. C'est cette même absence de chaude sympathie qu'il peint chez plusieurs des personnages de ses propres romans (« L'Amant de Lady Chatterley », « La Femme et la Bête », etc...)

Et il pense que c'est « cette répulsion pour le voisinage physique qui croît maintenant dans la conscience des grandes démocraties, en Angleterre, en Amérique et en Allemagne.

« ...Pendant les cent dernières années, l'homme a cherché à s'élever au-dessus de ses « plus basses fonctions » et s'est posé en être transcendant, en surhomme, en être social parfait, en entité spirituelle.

« ...Dans tous les romans les plus modernes, la note dominante est la répulsion, l'intime répulsion physique de la chair humaine.

« ...Toujours la même haine latente de l'espèce humaine, l'insistance à en décrire les plus vulgaires nécessités, les odeurs les plus déplorables, tout ce qui peut la rabaisser, la rendre écœurante. »

Ne croirait-on pas lire, sous la plume de Lawrence, une critique des romanciers dits « existentialistes » ?



Cette haine du corps, héritage des philosophies dualistes, a été renforcée par le développement de la civilisation mécanique qui a habitué l'homme à vivre dans des conditions de plus en plus artificielles, de plus en plus éloignées de la nature animale.

Bien sûr, notre époque a vu l'expansion des sports, mais a-t-elle pour autant admis le corps dans sa nudité ?

Giraudoux l'a bien senti quand il écrivait : « La vérité est que, au contraire de sa réputation, l'homme sportif n'a pas de corps, ni pour lui ni pour les autres. Il n'est pas vu, comme l'homme qui a une voix juste n'est pas entendu, comme l'homme qui se lave n'est pas senti. »

A propos de Baudelaire, Sartre fait cette remarque : « Citadin, il aime l'objet géométrique, soumis à la rationalisation humaine... »

Et, quelques pages plus loin :

« De là, en partie, ce culte de la toilette et du vêtement qui doivent masquer la nudité trop naturelle. »

Ce jugement pourrait s'appliquer à beaucoup de nos contemporains, particulièrement aux habitants des grandes villes, car la campagne offre de fréquentes occasions de s'habituer — ne serait-ce que par le spectacle de la vie des animaux domestiques — aux contingences de la vie animale.

Il importe d'opérer un renversement des valeurs, ou plutôt d'assurer un meilleur équilibre entre elles. Pour la plupart des gens — même les artistes qui n'en voient que la beauté formelle et méprisent le corps en lui-même — la nudité est absurde, elle est choquante pour un esprit policé, nourri d'ar-

(1) « L'Homme et la Lumière ».

(2) Denis de Rougemont : « L'Amour et l'Occident ».

(3) « Explication de l'Etranger ».

(4) « Le Mythe de Sisyphe ».

(5) « Les Sandales d'Empédocle ».

(6) Campbell : « J.-P. Sartre ou une littérature philosophique ».

tifices, habitué aux objets fabriqués par une civilisation devenue matérialiste en vertu d'un excès de rationalisation, conséquence du mécanisme cartésien.

L'homme « au milieu des villes..., entouré d'objets précis dont l'existence est déterminée par leur rôle et qui sont tous auréolés d'une valeur ou d'un prix..., se rassure; ils lui renvoient le reflet de ce qu'il souhaite être : une réalité justifiée. » (1).

Revêtu d'un costume à la mode, pourvu d'une fonction dans la société, déterminé dans ses opinions, classé, étiqueté, il trouve cette justification qui lui fait oublier sa véritable nature.



Cette attitude est dangereuse car, si l'on méprise le corps, on est aisément poussé à l'anéantir.

Les exterminations scientifiques perpétrées dans les camps nazis laissent présager des temps terribles pour l'avenir de l'humanité si les peuples ne réagissent pas vigoureusement. En plus d'une manifestation de sadisme propre à une civilisation dévoyée, on peut y discerner la marque d'une époque où l'esprit scientifique imprégné de théories matérialistes est arrivé à concevoir l'homme comme une chose, un ensemble de cellules, une mécanique... On ne le voit plus comme totalité, comme conscience liée à un corps.

De même, pour les marxistes, l'essentiel

des rapports sociaux se réduit à des questions économiques.

Il y a un danger dans cette éducation positiviste. Il est nécessaire d'y porter remède en retrouvant le sens d'une spiritualité équilibrée. Le monde moderne est ballotté entre l'érotisme et la pruderie, entre la brutalité et l'idéalisme. « A cette surestimation et à cette sous-estimation morbides on ne peut échapper que par une culture de la conscience du corps, analogue à la culture de l'esprit et aussi indispensable qu'elle à l'harmonie psychique », écrit Emmanuel Mounier dans son « Traité du Caractère » (1).

Et il conclut par cette belle formule :

« L'homme se sauve avec son corps et non pas contre lui. »

Pour cela il faut s'accoutumer à la vue de la nudité. Pour ceux qui ne la voient qu'exceptionnellement, ou jamais, elle demeure liée à la sexualité dont elle est le symbole. Or, comme le note Pierre Janet (2), l'acte sexuel est « dans nos sociétés civilisées, resté un acte sauvage... il a gardé un caractère explosif », et la nudité qui le symbolise est frappée d'interdiction.

Les hommes du XX^e siècle ont honte de leur corps qui recèle des puissances primitives et difficiles à contrôler, injustifiables dans une société organisée par la raison; mais ils ne peuvent s'empêcher de satisfaire ses besoins légitimes, et de cette ambiguïté naît une mauvaise conscience qui se traduit dans la littérature et dans les mœurs.

(1) « Editions du Seuil ».

(2) « L'Amour et la Haine ».

(1) Sartre : « Baudelaire ».

Comment, dans ces conditions, une éducation sexuelle véritable serait-elle possible ?



A ce problème, il n'existe qu'une solution : la pratique de la nudité en commun. Il suffira d'y ajouter, le moment venu, quelques précisions sur le rôle des sexes. Toute autre méthode se révélera décevante, car elle donnera sans doute des connaissances sur le rôle des organes génitaux, mais elle ne pourra pas effacer le trouble psychique engendré par l'ignorance visuelle des particularités anatomiques de l'autre sexe. D'ailleurs la connaissance scientifique de la sexualité est néfaste aux jeunes lorsqu'on la leur inculque avant qu'ils aient éprouvé l'appel intime de l'impulsion sexuelle : on connaît d'une manière générale l'effet desséchant des connaissances abstraites, particulièrement de celles qui concernent la vie instinctive. Le nudisme donne aux enfants une connaissance empirique des différences sexuelles qui leur paraît naturelle et qui ne se charge d'affectivité, qui ne prend un sens sexuel qu'au moment choisi par la nature.

Grâce à cette initiation pré-sexuelle par le nudisme, l'enfant n'aurait pas l'esprit peuplé de phantasmes, de mouvements complexes de désir et de répulsion causés par l'ignorance ou les faux renseignements en matière de sexualité, qui sont à la source du complexe de castration, du sentiment de culpabilité et de déviations de l'instinct par lesquelles toute l'évolution de la vie sexuelle se trouve parfois définitivement faussée.

UN JUGEMENT QUI DEVRAIT FAIRE JURISPRUDENCE

DEUX Norvégiens, Arne Rignes et sa femme, étaient récemment accusés devant une Cour norvégienne d'« offense contre le Code criminel, pour avoir publié, vendu, exposé et fait circuler des journaux et illustrations indécents. Ils ont (précisait l'acte), après publicité directe et par voie de presse, vendu à un nombre illimité d'acheteurs en Norvège, une série de photographies, les revues nudistes suédoises « Solvannen » et « Nordiska Modellstudier », les revues nudistes danoises « Sol og Sundhed » et « Mod Solen », etc., qui, toutes, contenaient des photographies de femmes nues dans des attitudes soulignant nettement leur aspect sexuel. » etc.

A l'issue de l'instruction et du procès, le tribunal norvégien, prononçant son jugement dans des termes soigneusement pesés, formula les intéressants attendus suivants :

« La représentation d'un être humain n'est pas indécente ou obscène en soi, qu'elle prenne la forme de peinture, de sculpture ou de photographie. On peut affirmer que cette idée est généralement acceptée aujourd'hui. Pour qu'une telle représentation soit considérée comme obscène ou offensante, les circonstances doivent être telles qu'elles lui donnent un caractère obscène — par exemple l'accent mis sur les parties ou les régions génitales, le fait de disposer ensemble plusieurs personnes, ou des faits du même ordre. La conception de l'obscénité est très relative et change d'une époque à l'autre. Il n'est guère douteux que des représentations qui ne seraient pas considérées comme obscènes aujourd'hui auraient été considérées telles il y a vingt ans. C'est une affaire de goût que de juger si une représentation est ou non obscène, et il est impossible d'établir des limites précises.

Ainsi il est possible qu'une illustration d'un périodique médical ne soit pas immorale, mais qu'elle le devienne si elle est séparée du texte. De même une illustration d'un journal de propagande nudiste n'est pas nécessairement obscène, étant en relation avec le texte qui l'accompagne, quoiqu'elle puisse l'être si elle en est séparée. D'une façon générale, l'on peut dire que la nudité en elle-même n'est pas immorale mais qu'il y a des cas où l'aspect artistique est rejeté dans l'ombre par l'aspect crûment sensuel.

« Considérant ce qui précède, je ne trouve pas que les périodiques mentionnés dans l'accusation soient immoraux dans le sens que donne à ce mot le Code criminel. En ce qui concerne la majorité des illustrations de ces périodiques, l'accent est mis sur l'exécution artistique, de sorte que ce sont les aspects purement esthétiques qui sont principalement mis en relief, tandis qu'aucune de ces illustrations n'est propre à éveiller les appétits sexuels. En d'autres termes, l'accent n'est pas mis sur le côté purement sensuel. Rien non plus, dans ces illustrations, n'attire spécialement l'attention sur les régions génitales. Il faut aussi souligner que le texte accompagnant les illustrations ne peut non plus être considéré comme obscène, puisque son but principal semble être de faire de la propagande pour le nudisme.

« Les exemplaires de « Solvannen Modellstudier » paraissent différer quelque peu des autres périodiques soumis à la Cour puisqu'ils ne font pas, semble-t-il, de propagande pour le nudisme. Pourtant les illustrations publiées dans ces « Modellstudier » paraissent avoir une valeur artistique relativement élevée, et, dans l'opinion de la Cour, cette revue ne peut être qualifiée d'immorale.

« Il existe, naturellement, des divergences d'opinion au sujet du nudisme, mais, selon l'avis de la Cour, les adeptes de cette pratique doivent avoir toute liberté de faire de la propagande pour leurs idées quand celle-ci est réalisée d'une manière qui n'outrage pas la décence publique. L'avocat de la défense a produit quelques exemplaires de revues nudistes vendues en Suisse. Il a aussi soumis un exemplaire de la revue « Hudibras », qui est vendue publiquement en Norvège. Dans l'opinion de la Cour, il n'est pas douteux que ladite revue « Hudibras » ne soit très inférieure aux périodiques mentionnés dans l'acte d'accusation (« Solvannen », « Sol og Sundhed », etc.), car tant les illustrations que le texte de « Hudibras » semblent avoir spécialement pour but d'éveiller les émotions sensuelles des lecteurs. La Cour ne trouve pas nécessaire d'examiner si cette dernière revue doit être considérée comme immorale.

« La légalité des revues nudistes suisses produites devant cette Cour a été jugée par les cours de justice suisses qui ont conclu à l'acquiescement. La légalité des revues danoises également produites devant cette Cour, a été jugée par une Cour de justice danoise, et un jugement remontant au 18 mars 1938 autorise leur vente et leur distribution. En ce qui concerne les périodiques suédois, il a été produit une déclaration des autorités de police de Malmö, précisant que ces périodiques sont autorisés en Suède.

« Le résultat auquel arrive la Cour — l'acquiescement des deux accusés — est ainsi en conformité avec la conception danoise, suédoise et suisse de la question. Il est également en conformité avec la demande des accusés de ce procès, réclamant la liberté de distribuer et de vendre lesdites revues. »

LECTEURS - AMIS, vous avez la parole !

Attention, messieurs ! Voici une mise en garde. Les assauts systématiques que le Naturisme, le Nudisme et la Gymnosophie livrent contre les préjugés spécifiques de la « civilisation » risquent fort de tourner, si victorieux il y a, au néant.

Les générations passées ont élevé une barrière pour la défense d'intérêts désuets, une base de « morale » que lentement le temps ébranle, mais qui tient encore solidement contre tous les essais des nouvelles Elites. C'est que ces Elites n'ont jamais su présenter un programme constructif sur une base internationale. Leur manque de mystique a effrité leurs idées, n'a pas su leur concilier les peuples ; venues en tête, elles se sont bureaucratisées et n'ont, à vrai dire, apporté aucun changement notable à l'état de notre prétendue civilisation.

Certains groupes, tels les Jésuites et les Francs-maçons, tout en ayant, eux, une mystique et une foi, n'ont pas su, par leur défaut de compréhension et leurs hésitations, arriver au contrôle de la masse. (Il est vrai que ces groupes ne sont pas révolutionnaires au sens social du mot).

La Gymnosophie n'est point une société secrète, ni un mouvement de révolution politique, mais elle tend fort à devenir un nihilisme constructif, sans nous apporter un programme de coordination.

Et cependant, nos buts sont clairs, du moins pour la plupart d'entre nous : *atteindre un monde meilleur* ; c'est dire que nous nous refusons à la souffrance physique et morale. Nous combattons les causes des cri-

mes, croyant que les tendances belliqueuses sont génératrices de génocide, que l'ignorance sexuelle, que l'instinct de possession prédisposent au meurtre, que le niveau de paupérisme imposé par des gouvernants cyniques, par le vampirisme des brasseurs d'affaires et des profiteurs, conduit le déshérité à toutes les dépravations. Nous croyons à la liberté de l'individu, liberté de ses paroles, de ses actes, telle qu'elle a été définie par la Charte de l'Atlantique. Nous croyons aussi à la liberté sexuelle, à la séparation du sexe et du sentiment. Nous voulons faire de nos enfants des hommes et des femmes, non pas des refoulés. Nous entendons leur laisser une base solide sur laquelle bâtir ce monde meilleur dont nous rêvons. **NOUS RECLAMONS UN « NEW DEAL » UNIVERSEL.**

Mais qu'avons-nous fait jusqu'à présent, individuellement et collectivement, en faveur de ces vastes réformes ? Presque rien ! Nous cherchons... certains même ne recherchent que leur confort — il fait si bon se coucher, ventre en l'air au soleil !

Il serait pourtant beaucoup plus indiqué de réfléchir : n'aurions-nous donc pas besoin de doctrinaires, d'une action disciplinée ? C'est non seulement le devoir de nos dirigeants d'y songer et de nous éclairer ; mais nous-mêmes devons agir et penser dans ce sens ; ou sinon nous devons nous borner à répéter un mot célèbre, avec un haussement d'épaules : « Après moi le déluge »... *et le déluge viendra*, croyez-moi. Que dis-je ? Le voici, déjà à nos portes : les prisons pleines de détraqués, la série des

meurtres quotidiens, la misère mondiale et la bombe atomique en sont les prodromes effrayants.

André XAVIER.

Monsieur le Directeur,

J'ai connu le mouvement nudiste en Allemagne dès avant la guerre de 1914. Il y a 40 ans déjà le nudisme a été préconisé par Richard Ungewitter, de Stuttgart. Plus tard, il y a eu plusieurs pars ou réservations de nudistes dans les parages de la ville de Lübeck.

En France cependant, croyez-moi, le nudisme n'a que peu de chances de prendre de l'extension, et cela pour nombre de raisons : ignorance, hypocrisie, ivrognerie, tolérance du taudis et haine de l'hygiène, malpropreté, etc. Ni bain, ni douche dans l'immense majorité des habitations, sans parler du manque ou de l'insuffisance des w.-c. Tout cela est une honte !

Un jour, à Beaulieu (Alpes-Maritimes), prenant un bain d'air *dans ma chambre* (seule ma poitrine était découverte), j'ai été insulté par un homme qui m'observait, à 50 mètres de distance, à l'aide de jumelles ! Retenez que l'individu en question fréquentait les lupanars, mais qu'il se rendait régulièrement à la messe !!!

Dr Jean BAZLI,
(Basses-Alpes).

(VOIR SUITE PAGE XX)

Apollinisme et Dionysisme

par le Dr P. RUSSO

DOCTEUR EN MÉDECINE, DOCTEUR ÈS SCIENCES

LES difficultés que l'on rencontre pour se faire entendre quand on traite de questions sexuelles dérivent principalement de ce que fort peu nombreux sont les humains qui acceptent d'étudier ces questions de façon sérieuse. La plupart y font intervenir constamment des éléments émotionnels, au lieu de les examiner au seul point de vue rationnel. Et ce comportement reconnaît une cause très générale.

Il est d'observation banale que presque tous les humains agissent par sentiment bien plus que par raison. Ils marchent, mangent, boivent, parlent, non selon qu'il est utile, mais selon qu'il leur plaît. C'est le goût d'un aliment et non sa valeur nutritive qui le fait accepter ou rejeter ; c'est le plaisir escompté d'une excursion qui la fait choisir et non le profit intellectuel ou physique qu'elle doit apporter. De même fait-on pour la sexualité, plus encore peut-être, que pour les autres activités. On ne voit guère, dans tout ce qui la touche, que les éléments plaisir, sensations voluptueuses, amusement, voire distraction, qu'elle peut présenter. On y recherche des impressions pour elles-mêmes et sans aucune idée d'en tirer une documentation utile pour l'analyse de soi ou d'autrui. On ne s'efforce pas d'examiner la nature, les rapports, les incidences des sensations éprouvées, leurs modalités morphologiques et mécaniques, leurs liaisons avec tels ou tels phénomènes physiques ou psychiques, leurs caractères esthétiques, etc. On ne les envisage pas du point de vue intellectuel et moral. En un mot, on ne les prend pas au sérieux.

Il existe certes, dans bien des circonstances, des rapports de contiguïté ou de continuité que nous verrons plus tard, entre l'amour et la sexualité, mais celle-ci n'est

jamais, *en soi*, l'amour. Elle a un comportement qui ne relève que de pulsions instinctives extérieures au moi conscient, ce que traduit bien l'expression qui dit que « l'amour est aveugle », désignant sous ce nom d'amour, précisément la sexualité avec laquelle le confond le langage courant. Elle appartient au domaine de l'inconscient et, pour la diriger, il faudrait la faire passer au domaine du conscient, la ramener « du dionysique à l'apollinien », comme eût dit Nietzsche.

Les Grecs, plus exacts que nous dans leurs appellations, distinguaient nettement l'amour qu'ils nommaient *agapè*, de la sexualité qu'ils nommaient *éros*. Nous avons groupé les deux ordres de faits sous une seule étiquette et de là naissent des confusions de langage qui s'accompagnent de confusions de sens et d'appréciation.

Les humains sentent, comme je l'ai dit à propos de la pudeur (voir « Vivre d'abord », n° mars-avril 1949) qu'ils sont, en général, incapables de faire ce redressement, à ramener la sexualité à sa vraie valeur physiologique, en évitant de la confondre avec les faits psychiques. Mêlant sans cesse les deux ordres de faits, ils se sentent désemparés, incapables de les diriger de les juger clairement, de ne faire que ce que dit leur raison. Ils se voient entraînés par leurs impulsions, et ils sont, par suite, violemment désorientés, mécontents, vexés et furieux de se sentir ramenés si souvent à un état infra-humain, à un niveau bestial qui les humilie. Ils se vengent alors de cette faiblesse en jetant l'anathème sur toutes les choses sexuelles qui sont considérées, dès ce mo-

ment, comme malpropres et immorales. On ne les voit plus que comme obscènes, elles sont du domaine de la gaudriole, du « cochon », du grivois ; on les y rejette si elles tentent d'en sortir. De ce désir de se venger de la sexualité naît l'idée de la rendre ridicule et méprisable. On la considère comme une chose de rien, sans signification, amusante d'ailleurs et agréable, mais dont on minimise l'importance pour ne pas avoir l'air d'être son esclave. Ou bien, comme le fait remarquer Van der Meersch (*Pêcheurs d'hommes*), on prend les devants d'une autre façon : on dira que la satisfaction immédiate de cette pulsion est une nécessité vitale, comme de boire ou de manger. Alors on croira avoir justifié l'abandon à l'instinct sans contrôle. Cet état d'esprit, à la fois naïf et craintif, est bien traduit par le geste de l'homme qui a envie de caresser la croupe rebondie d'une camarade. S'il cédaît franchement à sa pulsion, il poserait doucement sa main sur les contours dont le contact lui est agréable ; mais au lieu de cela, il donne le change. Il veut marquer qu'il ne fait là qu'un geste sans importance, sans valeur. Il ne réalise pas sérieusement, posément, avec soin, le geste qui correspond à son désir. Il le transforme en un *acte manqué* volontaire, et donne une claque sur la fesse de la femme. Il a honte de faire le geste même qu'il souhaitait, ce geste qui ne serait pas jugé honteux du tout s'il était exécuté sur la rotondité d'une colonne par exemple. C'est que sur la colonne, il serait tenu pour élevé au plan esthétique, alors que sur la femme, il est entaché de sensualisme incontrôlé, purement impulsif, ce qui est vrai d'ailleurs chez la très grande majorité des hommes.

Il en est pourtant qui transposent leurs pulsions en étude, en recherche esthétique ; ils réfrènt ainsi automatiquement et sans effort l'inconscient, en faisant glisser la pulsion instinctive sur le plan du moi conscient analytique et moral. Immédiatement toute impression de honte, de vulgarité, d'obscénité s'évanouit. Par cette sublimation, disparaît le geste de révolte et de mépris qui n'a plus aucune raison d'être, et la sexualité perd tout caractère défavorable, elle passe au niveau de l'art, du beau, du hautement valable dans son propre plan.

La vieille formule latine : *Post coitum animal triste*, traduit exactement l'état de celui qui, dans les activités sexuelles, ne cherche que la sensation brute. Il y a chez lui le même sentiment de lassitude et d'insatisfaction que chez l'homme qui, regardant un tableau à un énorme grossissement, ne percevrait plus que des taches colorées diverses et à qui échapperaient ainsi tous les rapports existant entre ces taches, rapports qui définissent des masses, des lignes, des sujets. Aux yeux de cet observateur au microscope, le sujet du tableau et les sentiments qui s'y montrent demeurent inexistantes. Il sent les couleurs isolées comme l'autre sent les impressions sexuelles élémentaires, et se dit qu'elles ne varient guère. Toutefois, ces couleurs sont jolies, et il continue à les examiner sans cependant éviter un sentiment de vide, de « à quoi bon ? » C'est amusant, mais, à la fin, fastidieux, toujours la même chose décevante. Il tiendra tout cela pour phénomènes sans importance, méprisables, et restera insatisfait. Par cette voie, il arrivera ainsi à la même conclusion qu'avait assignée la honte de ne pouvoir dominer son instinct : la minimisation.

Ainsi, sous l'un ou l'autre de ces deux angles d'observation, le discrédit où se meut la sexualité apparaît comme dû à ce que les humains ne l'étudient pas en elle-même, se contentent de sensations brutes, ne cherchent pas les rapports entre les sensations de cet ordre, ni entre elles et le reste des activités biologiques. Ignorant tout des faits que leur montrerait cette étude, ils ne peuvent ni déterminer les moyens de se libérer des pulsions involontaires, ennemi dont ils ne savent rien, ni percevoir le sens profond de la sexualité, les caractères, les beautés le dynamisme vrai de ce tableau, dont la vue en quelque sorte microscopique qu'ils en ont, les empêche de voir l'ensemble, l'un pourtant, des processus fondamentaux de la vie.

Il semble donc bien nécessaire — pour lutter contre l'immoralité et la malpropreté qui entachent, dans l'esprit de la plupart des humains, les choses sexuelles — de les faire passer, chez tous, du plan de la sensation bestiale au plan de la connaissance claire et d'accoutumer les humains à cesser de cacher ces activités, de leur donner un caractère clandestin, ou de jeter sur elles le voile du silence, mais au contraire à les mettre au grand jour ainsi que le voulait déjà Voltaire (*L'Ingénu*), les étudier comme on étudie les mathématiques ou la physique, en faisant disparaître tous les éléments émotionnels de cette étude, et les voir dans leur « haute et pleine majesté », comme eût dit Pascal.

Alors, les touches dispersées de couleur feront un tableau expressif et vivant d'ou

se dégagera une signification dont les sensations sexuelles n'auront été que la matière première. Les pierres de la cathédrale ne sont pas plus la cathédrale que des sensations isolées ou groupées, mais non coordonnées, ne sont la sexualité. Et peut-être si, dès l'abord, l'ensemble du tableau le satisfait pleinement, s'il atteint l'équilibre psychique jamais obtenu par l'accumulation incoordonnée de sensations brutes, l'homme aura-t-il en même temps atteint la maîtrise totale de la pulsion sexuelle ou du moins, ne la considérera-t-il plus que du même cell que le peintre regarde ses tubes de couleur.

Une autre sorte de difficulté provient de faits que nous étudierons plus tard. D'une part, les réactions de la femme ne sont pas exactement superposables à celles de l'homme et d'autre part, il existe d'ordinaire, même chez certains sujets très peu évolués psychiquement, une petite part très variable de compréhension du tableau d'ensemble dont, sans le voir en sa totalité, ils découvrent, cependant, quelques parcelles. Il ne sera donc pas possible de donner pour tout le monde les mêmes directives d'éducation. On ne pourra diriger par les mêmes moyens les femmes et les hommes, les très évolués et les peu évolués. De plus, l'intensité des pulsions varie énormément d'un sujet à un autre, suivant le tempérament, l'âge, le milieu social, l'éducation générale, etc.

C'est donc de façon très nuancée qu'il faudra diriger l'acquisition progressive des connaissances en s'inspirant, soit des faits observés dans l'ensemble de la lignée biologique, soit de constatations faites dans l'ensemble de l'humanité, soit de celles faites dans les milieux familiaux où, comme nous le verrons, se rencontrent les modalités les plus différentes dans la compréhension des choses sexuelles et plus généralement des choses de l'amour.

Nous nous efforcerons, dans la série des études que nous allons présenter, de montrer le plus objectivement possible les faits observés et de permettre ainsi à chacun d'éclairer son sentiment.

Qu'on le veuille ou non, la sexualité est un fait universel et fondamental de toute la biologie. L'amour, tel que nous l'entendons, c'est-à-dire comme fait purement psychologique, en est un autre non moins irrécusable. Il faut avoir toujours présentes à l'esprit ces deux données pour ne pas errer dans des utopies. Mais il ne faut pas moins se rappeler que la sexualité est un fait étranger à la volonté consciente ; elle appartient à la frénésie, à l'ivresse, elle est proprement dionysiaque. Elle s'apparente à l'inspiration prophétique, à la vaticination, à l'inspiration poétique ou musicale, elle n'a rien de commun avec la réflexion analytique ou synthétique du penseur, du sculpteur, du dessinateur, du mathématicien, du naturaliste, qui sont d'ordre apollinien.

C'est précisément cette opposition entre type apollinien et type dionysiaque qui est le propre de l'opposition entre sexualité et amour. Le jeune sculpteur grec qui déclarait que son amie avait les mêmes proportions corporelles que le temple qu'il ornait (Mathyla Ghika : *Le Nombre d'Or*), aimait cette jeune fille pour des motifs qu'il définissait. Il était attiré vers elle par une raison analysée. Il s'agit bien là d'un amour et non d'une impulsion incontrôlée. Au contraire, tel autre est séduit par une fille sans beauté, mais qui possède, comme

disent les Anglo-Saxons, du « sex-appeal ». C'est alors l'appel de l'instinct, sans aucun motif rationnel. Il s'agit là de sexualité seule.

Celui qui aimera une femme pour sa douceur, pour ses qualités d'esprit ou de cœur, pour sa culture, pour son intelligence, pour la valeur de ses aptitudes sera (comme celui qui tantôt en aimait une autre pour la beauté de ses formes) en présence de motifs rationnels. Il s'agira là aussi d'un amour. Bien plus, si, malgré les défauts divers chez elle, il se place à un niveau supérieur et se dévoue à elle pour la ramener dans une voie physique ou morale plus haute (comme dans *Anna Karenine*, de Tolstoï), il s'agira plus encore d'amour. Nous passons ici en un plan comparable à celui où se meut l'amour liant deux camarades de lutte qui s'aiment pour les efforts accomplis en commun, au plan de l'amour de la science, de l'art, de la famille, de la patrie, de l'humanité ou de Dieu, amour où il n'y a pas trace d'impulsion ni de sexualité.

Je sais bien qu'on objectera que, même en dehors de toute sexualité, il semble que des attirances de ces ordres se produisent, qui paraissent être des impulsions. Mais si on les analyse, on trouve toujours, à la base, des motifs rationnels. Deux hommes sympathisent à la première rencontre et se sentent attirés l'un vers l'autre. Cela semble impulsif, mais cependant, l'examen montre toujours qu'il existe entre eux des affinités qui se sont manifestées aux premières paroles ou aux premiers gestes.

Comme le dit fort bien Malraux (*La Voie royale*), l'amour apparaît quand on commence à envisager le sexe en fonction d'une femme définie, au lieu d'envisager les femmes en général, en fonction du sexe. C'est exactement le remplacement de la sexualité par l'amour. Je rappelle donc que l'amour n'a pas besoin, pour exister, de la sexualité, et la sexualité n'a pas besoin de l'amour, et c'est parce que nous sommes encore trop peu « hommes » que nous n'arrivons pas à les séparer l'un de l'autre. Nous faisons comme les animaux qui ne savent pas séparer, dans les proies qu'ils dépecent, les différents quartiers et mangent indistinctement gigots, côtelettes ou biftecks, entrailles et muscles. C'est un mélange à peu près aussi appétissant que nous réalisons, quand nous assemblons péle-mêle l'amour et la sexualité.

Mais il faut se garder, dans cette séparation entre amour et sexualité, d'oublier qu'elle ne doit jamais cesser de s'appuyer sur l'analyse et la raison, sinon les pulsions reprennent bien vite le dessus et conduisent, d'une part à la débauche, de l'autre au désordre sentimental, tout comme le fait le maintien de la confusion entre les deux ordres d'activité. On le voit bien, par exemple, dans le comportement de nombre de gens, à la fin de l'Empire romain, contre la conduite desquels s'élevait si fort saint Paul. La Thaïs d'Anatole France en donne un bon exemple quand elle dit à Nicias : « Nous nous sommes aimés une longue semaine. » Il y a là sexualité pure sans amour, et, bien plus, il n'y a rien autre que poursuite de sensations agréables, mais nulle recherche analytique ou intellectuelle. Aussi voit-on, à cette époque, les figurations

érotiques prendre une fréquence grande ; les statuettes de Vénus, de nymphes, de bacchantes sont modelées de façon à en faire ressortir l'érotisme, à provoquer des réactions aphrodisiaques chez les spectateurs. Nous sommes ici bien loin de la conception du jeune sculpteur dans je parlais plus haut.

D'une part, chez les gens de la décadence romaine, se montrent des statuettes comme celle, d'époque alexandrine, figurées ici (*voir p. XIII*) ; de l'autre, chez le sculpteur apparaît la valeur 1,618 du nombre d'or, indiquant les rapports entre les segments du corps humain idéal, également représentés dans une autre de ces images. On voit ainsi se montrer immédiatement l'opposition entre les ordres de faits.

Ce sont les moyens pour atteindre à la sublimation de la sexualité, mais non à sa suppression ; à sa mise en place exacte, mais non à sa destruction, que nous étudierons dans les articles prochains, en les appuyant le plus possible sur les faits biologiques constatés, et non sur des constructions hypothétiques.

CIVILISATION PHARAONIQUE

On a pu lire récemment dans le Figaro littéraire, les hallucinants souvenirs de Mme Neumann, femme d'un communiste allemand déporté sur l'ordre de Staline, elle-même livrée par la police russe à la police hitlérienne.

On y trouve la clé des « réalisations soviétiques » : la main-d'œuvre est fournie à bas prix par les condamnés politiques :

« On condamne des gens alors que le juge d'instruction lui-même est totalement convaincu de leur innocence ; c'est qu'on a besoin d'eux pour la colonisation de la Sibérie. Et la condamnation à tant d'années de concentration, mesure de sécurité contre les éléments suspects, s'explique d'autre part par les mêmes mobiles. La N.K.V.D. est en même temps une grande propriétaire d'esclaves qui dirige le matériel humain sur les différents secteurs de la Sibérie : pour le bois en Sibérie centrale et en Carélie ; pour l'industrie lourde

dans l'Oural ; pour la mise en culture de la steppe dans le Kazakstan ; pour l'or à Kolyma dans le cercle polaire ; pour la construction des villes en Extrême-Orient, etc. »

Ainsi à l'heure même où les communistes dénoncent le colonianisme et le travail forcé dans nos territoires d'outre-mer, ils réalisent chez eux la plus vaste entreprise de travail forcé qui soit dans l'univers !

Ici, où — nous ne nous lasserons pas de le répéter — nous ne faisons, nous ne ferons jamais de politique, nous ne nous lasserons pas, non plus, de flétrir, dans quelque camp qu'on les trouve, les outrages, les attentats collectifs à la liberté, à la dignité humaines. Hélas ! nous n'aurons que trop d'occasions de les dénoncer — que ce soit à l'Est ou à l'Ouest — dans ce bas-monde du triste XX^e siècle, que Daniel-Rops appelle, si justement, un « monde sans âme ».

Le Congrès jubilaire d' « Hélios » à Bruxelles

Il y a vingt-cinq ans, le professeur Marc Lanval fondait, à Bruxelles, un cercle sans but lucratif, dénommé « Hélios », proposant à ses membres l'étude de la physiologie et de la psychologie humaines pour mieux connaître les vrais besoins des individus et faire évoluer les idées vers une conception plus large et plus harmonieuse de la vie intime des hommes et des femmes, dans le mariage comme hors du mariage.

Des associations semblables fonctionnent en Amérique et dans les pays scandinaves, y rencontrant un grand succès et ayant certainement apporté de plus grandes chances de bonheur à des millions d'êtres.

Dans un pays catholique comme la Belgique, une telle initiative devait forcément se heurter à d'énormes difficultés. Au moyen de livres, de brochures, de conférences, de consultations privées, le professeur Lanval, aidé de quelques autres idéalistes, parvint cependant à tenir en vie et à faire prospérer cette œuvre éminemment utile et humanitaire. Que d'yeux n'a-t-il pas ouverts depuis un quart de siècle ! Que d'hommes et de femmes n'a-t-il pas aidés à trouver l'équilibre psychique, l'harmonie sexuelle et, en un mot, le bonheur !

Pour célébrer ces vingt-cinq ans d'activité, les amis d' « Hélios » ont tenu récemment à Bruxelles, un congrès qui fut particulièrement instructif.

Des orateurs belges et étrangers, venus de tous les horizons politiques ou philosophiques, y développèrent des thèses parfois hardies mais toujours intéressantes.

On entendit notamment le professeur Segers déplorer que l'école préparât si mal à la vie ; le Dr de Keyser parler de la lutte victorieuse contre les maladies vénériennes ; le Dr Géoris faire un exposé fouillé sur « les cures de stérilité et l'insémination artificielle ». Mrs Robinson étudia les graves problèmes de la famille en Angleterre et

dans le monde. Puis le docteur hindou Pillay montra où en sont les relations entre hommes et femmes dans l'Inde nouvelle. Le docteur néerlandais Van Emde parla des consultations matrimoniales aux Pays-Bas ; le Dr Ingelbrecht, des accouchements indolores ; le Dr Elkan, de quelques « mystères sexologiques ». Le problème de l'avortement fut traité par Mme Forslund, celui de la sexualité en Allemagne 1949, par le Dr Durand.

M. Marc Lanval fit une étude sur les rapports de la sexualité et de la vie de famille, et le journaliste Oppitz, en une très belle allocution, parla des devoirs de la presse dans la vie intime de l'individu (devoirs qui, hélas ! sont bien imparfaitement remplis, selon lui).



BEAUTE, d'Alfred Kaberghs, diplôme de gratitude offert par « Hélios » à M. Kienné de Mongeot (réduction).

D'autres orateurs, enfin, soulevèrent le problème social des « personnes déplacées » et celui de la vie familiale dans le nouvel Etat d'Israël.

Après un hommage aux vétérans du cercle, M. Raymond Colleye parla très spirituellement de « l'Amour tel qu'on le dit ».

Bref, une manifestation d'une très haute tenue qui se termina par une véritable « distribution de récompenses ».

Notre directeur Kienné de Mongeot reçut, à cette occasion, de M. Marc Lanval, l'émouvante lettre et le beau dessin que nous reproduisons en réduction ci-contre :

Cher Membre,

Notre président, au cours de la séance de clôture du récent Congrès jubilaire d'Hélios, a rendu hommage aux cent cinquante plus anciens membres de notre œuvre qui lui apportèrent, par le jeu de la cascade des parrainages, des centaines de membres nouveaux.

Vous comptez parmi ces valeureux vétérans ! Hélios a voulu vous offrir un témoignage matériel de sa reconnaissance qui est, en même temps, un souvenir d'une réelle valeur artistique.

L'excellent artiste qu'est Alfred Kaberghs a fait dont à notre Hélios de sa composition originale à la plume, dénommée BEAUTE. Nous en avons fait exécuter, à votre intention, un fac-simile en phototypie, tiré en sépia, numéroté et signé par l'artiste. Nous vous l'adressons ci-joint et nous vous en souhaitons bonne réception.

Nous espérons que nous aurons la joie de vous compter parmi les fidèles d'Hélios, pendant de longues années encore, et nous vous présentons nos plus chaleureux vœux de santé, bonheur, prospérité, tant pour vous-même que pour les chers vôtres.

Veillez croire, etc.

Avant les Vacances, vous consulterez le "Météoropathe"

par MARCEL HERVIEU

LA perspective des vacances enchante parents et enfants. Campagne... montagne... bords de mer... trêve bienvenue dont on escompte plaisir et profit ; en saurait-il être autrement de l'exercice ou du repos pris au grand air ?

Eh bien, précisément, il peut en être autrement. Trop souvent, au retour de ces paradis naturels, certains soi-disant « bénéficiaires » déchanteront. Cette villégiature qui s'annonçait si agréable ne leur aura pas apporté ce qu'ils en attendaient. Au contraire quelquefois : en ayant regagné la ville pour aborder cette nouvelle année de travail, ils se trouveront sans ressort, sans entrain ni appétit. Comment ce mois, ou ce trimestre, qui eût dû être un entr'acte de détente et de joie, se solde-t-il par un amoindrissement de la vitalité ? Et de s'interroger en famille, avec étonnement et inquiétude : « Que s'est-il donc passé ? Qu'avons-nous fait, qu'il n'aurait point fallu faire ? » Question qui risque de demeurer sans réponse, car cette réponse pertinente, on ne saurait la trouver dans aucun manuel d'hygiène, dans aucun ouvrage de médecine. Elle ne figure pas dans les livres.

Pas encore...

Nous allons essayer de combler cette lacune.



L'ÊTRE humain est jaloux de son indépendance, de son libre arbitre ; il s'imagine — c'est là son tort — pouvoir s'abstraire, se comporter isolément, sans tenir compte qu'il est l'infime partie d'un Grand Tout, et, comme tel, plus ou moins étroitement dépendant de l'Univers incommensurable... En réalité, une série de lois climatiques, météorologiques, astrogiques, magnétiques, telluriques, etc. régissent implacablement notre organisme, quelque individualisé qu'il soit ; mais nous sommes certes excusables de les transgresser, puisqu'elles nous sont inconnues. Combien de temps se prolongera notre ignorance ? Cette notion du « complexe météorocosmique », qui nous fait défaut, voici que quelques hardis novateurs, bravant l'indifférence, l'hostilité, les sarcasmes du profane et même de l'initié, se sont attachés à l'élucider en posant les premières pierres d'une science absolument nouvelle, d'ores et déjà non plus conjecturale mais grosse de surprises et d'espoirs ; cette science, c'est la « météoropathologie ».

L'enchanteresse Côte d'Azur a servi de cadre à un Institut international de recherches très spéciales : l'étude de l'action, sur l'homme, des radiations cosmiques, des ondes visibles ou indécélables, qui sont capables de créer, soit par des variations de champ magnétique, soit de toute autre manière, des troubles, des désordres dans la vie de notre planète ou dans celle de notre organisme. A Pérouse, en Italie, s'est installé un service d'observation météorologique et médicale créé en fonction des pandémies, des grands mouvements de pathologie collective.



Le baromètre, l'hygromètre, l'anémomètre : autant d'instruments qu'on appellera en consultation auprès du malade, ou bien qui guideront le bien-portant dans le choix idéal de ses vacances (sans oublier dans cette énumération un thermomètre, non plus médical, mais atmosphérique...).

Les composantes d'un climat sont fort nombreuses et également changeantes : latitude, saison, exposition, orientation, altitude, température, moment de la journée, régime, direction et intensité des vents, etc., que de variables ! Et quand, tout bien pesé et considéré, le climatologue du proche avenir établira son météo-diagnostic, l'intéressé pourra juger combien il se serait fourvoyé, s'il s'était contenté d'obéir aux prescriptions du vulgaire, voire de la tradition médicale.

On a coutume d'envoyer sans discrimination les petits débilés au « grand air ». Mais qu'est-ce que le grand air ? Point trop n'en faut, parfois ! Il arrive au puissant Eole d'éteindre à jamais de jeunes vies... Le Dr Mouriquand a étudié dans la vallée du Rhône l'accroissement de la mortalité infantile, dont se rend coupable le mistral. Les enfant « anémiosensibles » sont plus nombreux qu'on ne croit. Une fois encore, les poètes, ces visionnaires, auront eu de ces presciences que les sciences officielles ne suivent que de loin.

« Ce soir, les vents du Sud ont embrasé mes flancs », gémissait Samain. Et Hugo :

« Le vent qui souffle à travers la montagne M'a rendu fou. »

Mais ne parlons plus du vent : parlons de l'air, du « grand air ». Méfions-nous même de lui ! Eh ! quoi, ne serait-il qu'un préjugé, ou un faux dieu ? La vérité est celle-ci : si l'air des champs s'avère très indiqué pour la plupart des malingres, des « inadaptés urbains », il lui arrive de se révéler nuisible pour d'autres catégories de souffreteux respiratoires, notamment certains asthmatiques. Acclimatés vaillamment à leur agglomération natale, ils seront prompts à accuser défavorablement les modifications de l'ambiance. Ceux-là, paradoxalement, se trouveront mieux d'un changement de milieu ou

de lieu... presque sur place, après transferts du malade de son domicile : d'un appartement, d'un appartement, d'un appartement, même un autre lit !

Vacances à bon compte, de la chambre, ou presque.

VILLEGIATURES estivales : les pènetres sont quelquefois géométriques barométriques soudaines. Mais que ces phénomènes atmosphériques bien difficilement évitables « baro-dépressives » conduisent à des crises : des « pannes de circulation » chez les cardio-rénaux, ou à une véritable « épreuve de force » de la dépression des forces de la nature, une véritable « épreuve de force ». On conseillera cependant des « sensibiles », pour pallier le choc d'atmosphère, de la nature, une pièce, fenêtres closes, pour éviter l'arrosage du parquet ciré, il s'agit de Mieux : s'il est dans vos habitudes un modèle sur certains services spécialement prémunis contre leur « fatal aux nourrissons » avec succès cet ingénieux dispositif : la ventilation de la chambre (enveloppés de molleton pour éviter trop rapide)...

L'électricité atmosphérique joue un rôle immense, et dans notre comportement. Un val affirmait l'existence d'une cellule dans les corps humains, ce qui prouvait l'influence profonde de l'ionisation atmosphérique sur les vités biologiques. Il est prouvé que l'électricité de l'air est une fonction végétative, de la nature du métabolisme et de la nature des scènes de la vie. L'homme, d'aventure, les bien-être psychiques acquis en un instant de vacances. Dans sa *Névrose*, le Dr Cabanès, maître d'œuvre de l'« Histoire », a montré qu'un homme de foule à effets psychiques se sent sous la chape de soleil d'éclairs...

FAUT-IL croire aux influences ? Du moins a-t-on justement des périodes de taches solaires. Terre, suicides en série, et de morts subites.

Et la Lune et les « médecins d'asiles psychiatriques » diront que la lunaison agit sur la ration des malades mentaux. Les amateurs de « curiosités »

Ant les Vacances, vous consulterez le "Météoropathe" !

par MARCEL HERVIEU

pective des vacances enchante
s et enfants. Campagne... mon-
... bords de mer... très bienvenue
compte plaisir et profit ; en sau-
autrement de l'exercice ou du
au grand air ?

précisément, il peut en être
Trop souvent, au retour de ces
surels, certains soi-disant « béné-
déchanteront. Cette villégiature
çait si agréable ne leur aura pas
qu'ils en attendaient. Au con-
quefois : en ayant regagné la ville
er cette nouvelle année de tra-
trouveront sans ressort, sans en-
pépét. Comment ce mois, ou ce
qui eût dû être un entr'acte de
de joie, se solde-t-il par un
ment de la vitalité ? Et de s'in-
n famille, avec étonnement et
: « Que s'est-il donc passé ?
ous fait, qu'il n'aurait point fallu
Question qui risque de demeurer
se, car cette réponse pertinente,
rait la trouver dans aucun ma-
gène, dans aucun ouvrage de
Elle ne figure pas dans les livres.
re...
llons essayer de combler cette



Le baromètre, l'hygromètre, l'anémomètre : autant d'instruments qu'on appellera en consultation auprès du malade, ou bien qui guideront le bien-portant dans le choix idéal de ses vacances (sans oublier dans cette énumération un thermomètre, non plus médical, mais atmosphérique...).

Les composantes d'un climat sont fort nombreuses et également changeantes : latitude, saison, exposition, orientation, altitude, température, moment de la journée, régime, direction et intensité des vents, etc., que de variables ! Et quand, tout bien pesé et considéré, le climatologue du proche avenir établira son météorodiagnostic, l'intéressé pourra juger combien il se serait fourvoyé, s'il s'était contenté d'obéir aux prescriptions du vulgaire, voire de la tradition médicale.

On a coutume d'envoyer sans discrimination les petits débilés au « grand air ». Mais qu'est-ce que le grand air ? Point trop n'en faut, parfois ! Il arrive au puissant Eole d'éteindre à jamais de jeunes vies... Le Dr Mouriquand a étudié dans la vallée du Rhône l'accroissement de la mortalité infantile, dont se rend coupable le mistral. Les enfant « anémomoses » sont plus nombreux qu'on ne croit. Une fois encore, les poètes, ces visionnaires, auront eu de ces presciençes que les sciences officielles ne suivent que de loin.

« Ce soir, les vents du Sud ont embrasé mes flancs », gémissait Samain. Et Hugo :

« Le vent qui souffle à travers la montagne M'a rendu fou. »

Mais ne parlons plus du vent : parlons de l'air, du « grand air ». Méfions-nous même de lui ! Eh ! quoi, ne serait-il qu'un préjugé, ou un faux dieu ? La vérité est celle-ci : si l'air des champs s'avère très indiqué pour la plupart des malingres, des « inadaptés urbains », il lui arrive de se révéler nuisible pour d'autres catégories de souffreteux respiratoires, notamment certains asthmatiques. Acclimatés vaille que vaille à leur agglomération natale, ils seront prompts à accuser défavorablement les modifications de l'ambiance. Ceux-là, paradoxalement, se trouveront mieux d'un changement de milieu ou

de lieu... presque sur place. On a vu des crises asthmiformes s'amender ou cesser après transfert du malade à très courte distance de son domicile : dans un quartier voisin, une autre maison, un autre étage, sinon même un autre lit !

Vacances à bon compte... voyages autour de la chambre, ou presque.



VILLEGIATURES estivales ou cures cham-pêtres sont quelquefois gâtées par des chutes barométriques soudaines. Et il faut avouer que ces phénomènes atmosphériques sont bien difficilement évitables... Aux crises « baro-dépressives » correspondront d'autres crises : des « pannes de santé », entr'autres chez les cardio-rénaux, qui réagiront à cette dépression des forces de la nature comme à une véritable « épreuve d'altitude à domicile ». On conseillera cependant aux « hygro-sensibles », pour pallier les effets de ce choc d'atmosphère, de se cantonner dans une pièce, fenêtres closes, et de faire procéder à l'arrosage du plancher (souhaitons, par égard pour la ménagère, que plutôt que du parquet ciré, il s'agisse de carreau !) Mieux : s'il est dans vos moyens de prendre modèle sur certains services hospitaliers spécialement prémunis contre le « coup de chaleur » fatal aux nourrissons, vous emploierez avec succès cet ingénieux système de régulation : la ventilation de blocs de glace (enveloppés de molleton pour éviter une fonte trop rapide)...

L'électricité atmosphérique joue certainement un rôle immense, encore que mal défini, dans notre comportement organique. D'Arsonval affirmait l'existence d'une résonance cellulaire dans les corps vivants, et dénonçait l'influence profonde exercée par les vibrations de l'ionisation ambiante sur nos activités biologiques. Il est prouvé que la charge électrique de l'air est une déterminante des fonctions végétatives, de la pression sanguine, du métabolisme et de la diurèse... Les orages font les scènes de ménage... et ils annulent, d'aventure, les bienfaits nerveux ou psychiques acquis en un début de cure de vacances. Dans sa *Névrose révolutionnaire*, le Dr Cabanès, maître donneur des « leçons de l'Histoire », a montré que les convulsifs remous de foule à effets sanglants s'exacerbent sous la chape de sombres nuées zébrées d'éclairs...



FAUT-IL croire aux influences astrologiques ? Du moins a-t-on justement remarqué qu'aux périodes de taches solaires réponde, sur la Terre, suicides en série, recrudescence de crimes et de morts subites.

Et la Lune et les « lunatiques » ? Les médecins d'asiles psychiatriques vous confirmeront que la lunaison développe l'exaspération des malades mentaux. Quant aux amateurs de « curiosités du passé », ils vous

LECTEURS-AMIS,

vous avez la parole !

(SUITE DE LA PAGE XII)

.....

Monsieur et cher Directeur,

...C'est accidentellement que j'ai été contraint d'accepter un poste dans l'Enseignement libre. Les méthodes éducatrices en vigueur m'écoeurent au plus haut point. Les « éducateurs », à mon sens, font de la plupart des enfants qui leur sont confiés des refoulés ou des invertis. Je suis stupéfait du nombre d'écoliers se livrant aux joies malsaines de la masturbation et vouant à certains de leurs camarades un amour violent et désordonné. On devrait en faire des hommes, c'est une génération de pédérastes qu'on nous prépare !

Alfred G.
(Calvaços).

Monsieur le Directeur,

Votre revue *Vivre d'abord* m'a été communiquée par un ami qui vous en avait demandé un spécimen. Les principes qui y sont exposés — avec courage et sincérité, et dans une présentation impeccable — trouvent en moi un écho préformé, si je puis dire. De longtemps je me suis attaché à combattre cette fausse pudeur « bourgeoise », qui est responsable, en grande partie, du déséquilibre moral de nos contemporains. Il ne s'agit certes pas de la remplacer par une licence qui serait également pernicieuse, mais simplement de retrouver la saine doctrine grecque du culte de l'humain, de la beauté, de la santé physique et mentale.

Rien n'est plus néfaste que le préjugé de honte, d'inavouable, que la décadence de notre civilisation attache à tout ce qui concerne le corps humain dans sa nudité naturelle ; alors que, bien au contraire, il représente une perfection biologique, et tend (avec plus ou moins de succès d'ailleurs) vers une perfection esthétique.

Quel divorce d'avec les lois naturelles ! Quel paradoxe d'admirer un arbre, un animal, un panorama resplendissants dans le simple aspect que leur a conféré la Nature et de se scandaliser, de crier à la dépravation lorsqu'un corps humain se laisse voir sans voiles : seul de toute la création, ce pauvre corps humain serait-il donc un objet de réprobation ? Doit-il être désavoué ?

Intention louable peut-être, mais raisonnablement faux et antinaturel. Pourquoi créer cette opposition entre corps et esprit qui sont prolongement l'un de l'autre, degrés divers d'un même ensemble, expression sur deux plans de la vie. Pourquoi renier ce corps qui transmet l'étincelle divine, qui porte, et, dans une certaine mesure, modèle l'âme ? Voile-t-on la tige pour ne laisser que la fleur apparente ? (et encore la fleur est justement l'attribut sexuel qui est le plus condamné dans la morale « bourgeoise »).

La faculté fondamentale de l'être vivant est la reproduction. Depuis l'amibe jusqu'à l'homme, de la bactérie jusqu'à l'arbre, l'acte primordial de la vie est la multiplication ; au point qu'en certaines espèces le mâle meurt aussitôt après la fécondation, parce que devenu inutile. Et l'on voudrait attacher à cet acte de reproduction, aux organes qui s'y destinent, et par extension au corps nu, une condamnation sans appel, une notion de honte et d'avilissement !...

Quelle folie, alors que précisément cette conception déformée engendre tout le caractère artificiel de licence et de stupre qui s'est forgé autour du nu, autour de l'acte sexuel, et qui est responsable du développe-

ment de la psychopathologie sexuelle, luxure, pornographie, perversions, actes criminels.

Certes, dans une société « naturelle » (comme il arrive chez certaines peuplades dites sauvages), le nu, souvent vu, ne serait jamais regardé, de même l'acte sexuel. Et le triste privilège de certaines officines d'« édition » (aujourd'hui interdites officiellement, mais demeurées en clandestinité), tomberait de lui-même, l'image du nu et de l'amour charnel ne provoquant plus aucune curiosité malsaine.

Mais sans aller jusqu'à ce développement extrême des principes dont s'inspire *Vivre d'abord*, il est certain que votre conception est digne d'encouragement et doit être aussi largement diffusée que possible. Il faut la soutenir par une campagne réclamant l'instauration de l'éducation sexuelle dans les établissements d'enseignement, première étape pour un assainissement de la mentalité actuelle. Il faut que l'enfant ne soit plus exposé aux « initiations » perverses de ses compagnons ou compagnes, ou même d'adultes dépravés. En détruisant le « mystère » on coupera les racines de cette perversité. Cette éducation progressive, partant du règne végétal pour aboutir à l'homme, doit s'achever juste avant la puberté où écloset, avec de nouvelles formes et fonctions physiques, de nouvelles sensations affectives et morales.

Et si cette méthode n'empêche pas absolument le développement de toutes dispositions ou plutôt prédispositions libidineuses chez certains êtres adolescents puis adultes, du moins réduira-t-elle notablement leur nombre.

A ceux qui dénonceraient là une provocation à la débauche, répondons ceci : parmi nos jeunes gens de 16 à 18 ans qui, après leur bachot, entreprennent les études supérieures, il en est qui s'orientent vers la médecine, où le stage hospitalier et l'enseignement anatomo-physiologique vu d'un seul coup, pour beaucoup révèle brutalement ce qui demeurera encore un « mystère » jalousement caché pour de nombreux étudiants s'inscrivant aux autres facultés. Eh bien, y a-t-il davantage de « pervers » parmi les étudiants et étudiants en médecine que parmi les autres ? Je crois, d'après mon expérience personnelle, que non seulement il n'y en a pas plus, mais qu'il y en a réellement moins. (Ceci ne peut d'ailleurs être autrement démonstratif car, à cet âge, les uns et les autres entrent bientôt dans le cycle sexuel de leur existence, et d'autre part, le mal a déjà pu se glisser en eux durant l'adolescence.)

J'achève ici cette trop longue lettre, que je n'ai pu m'empêcher de vous écrire, pour vous dire ma sympathie en faveur de votre mouvement. Et si mes occupations professionnelles me retiennent trop pour pouvoir partager activement la vie de votre club, du moins suis-je décidé à maintenir le contact en vous donnant mon adhésion.

Pierre ASCOLI,
Etudiant en Médecine,
Sèvres.

Tous les dessins (bandeaux, lettrines, cabochons, culs-de-lampe) illustrant ce numéro sont de René GARCIA.

L'APPORT DE FREUD

« **L**A diffusion du freudisme, son adoption par l'élite intellectuelle, comptent parmi les faits les plus significatifs de la transformation de l'esprit public au cours de ces vingt-cinq dernières années. Grâce à Freud et à ses vulgarisateurs, la sexualité, littérairement libérée, a conquis sa place dans le bagage d'idées générales dont se doit munir tout « honnête » homme — ou femme — pour faire figure dans un salon.

« Le « complexe d'Œdipe », victorieux de l'intuition bergsonienne, y voisine maintenant avec l'obscurisme valéryen.

« Conquête non méprisable !

« Jadis, en France, la sexualité s'appelant pour les uns luxure, pour les autres gaudriole, on ne pouvait parler des « choses de la chair » qu'en moraliste ou en pornographe.

« Quelle que soit l'opinion qu'on professe à l'égard de la psychanalyse, on doit le reconnaître, Freud nous a conduits à comprendre que l'ensemble des actes auxquels nous devons l'existence ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

« Fonction naturelle, fonction essentielle, rien de plus, mais tout cela.

« Sans aller jusqu'à demander à l'étude de la sexualité la solution de tous les problèmes que pose à l'homme le mystère de sa destinée, on peut bien considérer comme immense le rôle de la fonction reproductrice, et capitaux les effets de sa suppression, de ses déviations, de ses perversions sur la personnalité.

« Qui oserait prétendre tout inventer en pareille matière ? Le freudisme lui-même n'est pas le résultat d'une génération spontanée. Il ne faudrait pas beaucoup fouiller dans le monceau d'ordures dont le marquis de Sade se rendit coupable il y a plus d'un siècle, pour y pêcher certaines idées freudiennes essentielles et la symbolique du même nom doit bien des choses à un livre dont se nourrit sans doute la pieuse jeunesse du philosophe viennois : le Talmud. »

Docteur Henri DROUIN

(« Femmes damnées »).



*Réponse à : « Il faut qu'une... fenêtre
soit ouverte ou fermée ».*

Le nu en studio peut ne le céder
en rien au nu de plein air. Quoi